

allait être lu par vous en cinq minutes pour la modique somme de cinq sous, que de rage, j'ai déchiré mon article.

J'en fis un alors, absolument épatant, non, réellement, toute fausse modestie de côté; il parlait des timbres verts, des indemnités aux anciens ministres, de la taxe des poteaux, de l'annexion de St-Henri, du tigre de Ste-Madeleine, de Timothée, de Zidore, de tout enfin, c'était une véritable petite revue, mais le Rédacteur en chef me l'a refusé en me disant qu'il ne voulait pas se mettre mal avec les autorités.

J'étais très vexé et très ennuyé ayant employé le fruit de deux ans d'économie à acheter des plumes et du papier pour écrire tous ces articles et je me trouvais sans argent, c'est alors que me vint l'idée lumineuse d'aller trouver le Rédacteur en chef et de lui demander une petite avance sur le chèque signé en question. Je me transporte donc à la Rédaction et avec l'air aimable que vous me connaissez, j'adresse ma petite requête. Comment me dit le Rédacteur, furieux: de l'argent! à vous, mais pour qui croyez-vous que nous vous prenions, Monsieur Dane, c'est une shake-hand soigné dont nous avons parlé! (*moi qui avais compris un chèque, et un soigné! Voilà ce que c'est de ne pas connaître l'anglais*).

Oh! dis-je en m'en allant, un shake-hand, ... hum! oui, oui, eh bien, il est heureux que je n'ai pas écrit d'article pour ce journal! Non, mais ne voyez-vous passant les nuits courbé sur une table, devant un encrier, armé d'une plume, les yeux fixés sur une feuille de papier blanc, éclairé par une lampe plus ou moins à pétrole, mon pied droit dans ma main gauche, l'autre sur la table, l'air inspiré et écrivant un article pour la *Vie Artistique*, un article gratis, un article à l'œil!!

Eh bien, avec quoi m'achèterais-je des allumettes alors?

GEO DANE, du Français.

—:O:—

MES DEBUTS

Comment je fis du théâtre, mon Dieu c'est très simple. Elevée dans un milieu d'artistes, passant toutes mes soirées de congé au théâtre, me trouvant depuis mon enfance en rapport avec les artistes aimés et fêtés de la Porte St-Martin, de l'Ambigu, je n'aspirais qu'à une chose: jouer la comédie. Aussi dès que mes études furent terminées, c'est-à-dire aussitôt en possession de mon brevet d'institutrice, je quittai la pension et je suivis les cours du conservatoire où je fus admise dans la classe de Sylvain. Mais mon véritable professeur fut le fameux Duquesne, si aimé du public Montréalais, c'est à lui que je suis redevable des quelques qualités que l'on veut bien me reconnaître.

Après avoir travaillé avec cet excellent professeur le répertoire classique, Duquesne me dit un jour: Ce n'est pas tout cela ma petite, étudier c'est

très joli, mais il faut apprendre votre métier et pour cela il faut jouer, jouer beaucoup. Tâchez de trouver un engagement et débrouillez-vous. J'avais 17 ans, mais adorant le théâtre, mon parti fut vite pris! Je m'armai de courage et m'en fus dans les théâtres de Paris où j'avais quelques chances d'être bien accueillie. Après des visites à des directeurs plus ou moins aimables j'arrivai au Bouffes du Nord (actuellement théâtre Molière). Ce théâtre était alors sous la direction d'Abel Ballet, un brave homme doublé d'un metteur en scène incomparable et qui probablement à cause de toutes ses qualités n'a pas fait fortune; je lui contai mon histoire: je suis élève de Duquesne, ce dernier ne veut plus me donner de leçons si je ne joue pas; il veut bien reconnaître des qualités et veut que j'apprenne mon métier, mais je n'ai jamais mis les pieds sur une scène et dame ce n'est guère facile de débiter: "Abel Ballet me répondit: Mon enfant voulez-vous me dire quelque chose sur la scène." Mais certainement, répondis-je. Alors nous descendîmes, je fis un semblant de mise en scène sur ce plateau nu et vide, un banc d'un côté, une chaise de l'autre et j'annonçai le Passant de François Coppée. Abel Ballet m'écoutait des fauteuils d'orchestre, il me demanda une autre scène, je lui dis alors les imprécations de Camille et Henriette, des femmes savantes en me donnant la réplique moi-même, car la répétition étant terminée, il n'y avait aucun artiste présent au théâtre. Mais je n'avais eu aucune gêne, aucun trac, j'avais dans ma tête de jouer et rien ne m'eût arrêté. Quand j'eus terminé, Monsieur Ballet me dit: Voulez-vous venir demain à la répétition à midi et demi, je vous engage. Je n'en croyais pas mes oreilles! ça y était! j'allais jouer!! Courir chez Duquesne fut mon premier souci, mais lui, en homme sensé me demanda à voir mon rôle. Hélas, j'avais oublié de le demander et y aurais-je pensé je n'aurais pas osé. Je passai une soirée et une nuit terrible, si Abel Ballet allait me faire jouer quelques mots seulement, j'étais désespérée. Enfin l'heure de la répétition arrive, je suis au théâtre sur la scène au milieu des artistes qui me regardent tous comme une bête curieuse, enfin Abel Ballet arrive et me présente à mes camarades, s'assied à l'avant scène et me fait remettre mon rôle, par le régisseur, oh! bonheur, oh! joie, oh! délire, trente pages de copie. D'ailleurs, le public de Montréal m'a prodigué plusieurs fois ses applaudissements dans ce rôle qui est celui d'Yvonne, dans les Volontaires de la Loire. Que vous dirai-je de plus? Le plus fort était fait, je restai toute la saison aux Bouffes du Nord, puis je partis en tournée avec Duquesne en Italie, jouer Sans-Gêne, je fus engagée aux Menus Plaisirs, où je jouai quelques mois et même dans le voyage en Suisse je jouai la mariée avec les Omers, je fus ensuite engagée à Lyon (direction Peyrieux), puis à Marseille et Monte Carlo (direction Simon), là je jouai avec les vedettes parisiennes les